
Compte rendu de la rencontre du jeudi 10 juin 2021 animée
par Sophie Quetteville,
avec Franck Bouysse, auteur de *Né d'aucune femme*
(La Manufacture de livres)
et la correctrice Édith Noublanche



Les échanges débutent à 17 h 40.

Sophie Quetteville

Bonsoir à tous. Vous êtes extrêmement nombreux pour cette première rencontre d'un cycle consacré au duo correcteur-correctrice / auteur-autrice, organisé par l'ACLF, représentée par Laure Bourgeaux, et Fontaine O Livres, représentée par Gaëlle Bohé.

Bienvenue, Édith Noublanche ; bienvenue, Franck Bouysse pour cette heure un quart de conversation sur la langue.

Laure Bourgeaux, je vous laisse présenter l'Association des correcteurs de langue française.

Laure Bourgeaux

L'ACLF regroupe aujourd'hui une centaine d'adhérents, correctrices et correcteurs professionnels, qui travaillent dans l'édition, la presse ou la communication. L'association a été créée en 2018 pour

répondre à un besoin d'échange, de partage. Quatre objectifs nous guident : fédérer les correcteurs et les correctrices, quels que soient leur statut et leur secteur d'activité, promouvoir le métier, représenter la profession et former, informer celles et ceux qui l'exercent. En ces trois années d'existence, nous n'avons pas chômé. Nous avons mis en ligne un site internet sur lequel on trouve de nombreuses ressources et informations sur le métier. Nous avons réalisé une grande enquête sur la profession de correcteur dont les résultats seront diffusés très prochainement. Nous avons organisé plusieurs temps de rencontre et de formation pour les membres de l'association.

Aujourd'hui, nous sommes très heureux d'ouvrir ce cycle de rencontres et de tendre le micro à ce binôme auteur / correctrice, pour nous faire découvrir les coulisses de leur travail et nous montrer comment l'activité de l'un a pu bousculer, enrichir, tordre ou peut-être fertiliser le travail de l'autre. Merci à Franck Bouysse et à Édith Noublanche d'avoir accepté d'ouvrir le bal pour nous éclairer sur leur travail. Merci à Sophie Quetteville pour son investissement dans la préparation et l'animation de ces rencontres et merci à Fontaine O Livres pour son accompagnement sur ce projet. Je vais m'arrêter là, même s'il y aurait encore de nombreuses personnes à saluer et à remercier, notamment dans les rangs de l'ACLF. J'espère qu'elles se reconnaîtront et je les salue.

Gaëlle Bohé

Bonjour. Merci, Sophie. Nous sommes très heureux de cette première rencontre, en partenariat avec l'ACLF, sur le métier de correcteur. Fontaine O Livres, c'est une association qui a une quinzaine d'années, qui est située à Paris dans le 11^e et qui est née d'un réseau de professionnels du livre. On fédère tous les professionnels du livre et de l'écrit : des auteurs, des correcteurs, des traducteurs, des illustrateurs, etc. La chaîne est très large. L'idée est de mutualiser, de faire en sorte qu'ensemble nous puissions échanger, être plus forts, être plus compétents, répondre à des questions du quotidien. Nous avons mis en place plusieurs actions, notamment un espace de *coworking* situé à Paris et un programme de deux rencontres par mois : une rencontre avec un grand acteur du secteur et un *workshop* sur une question particulière, pour essayer de dépasser les freins que l'on peut rencontrer en tant que professionnel du livre. Nous avons un organisme de formation professionnelle, dédié assez spécifiquement aux professionnels indépendants, avec des formations très courtes (entre un et quatre jours), très pointues, très spécialisées sur les problématiques métier : Comment faire un contrat avec un auteur ? Comment gérer les règles typographiques ? L'idée est donc d'accompagner les professionnels du livre au niveau de la création de leurs projets, au niveau du développement de leur activité, pour faire en sorte que les projets soient bien menés et que les professionnels trouvent leur place dans un marché du livre tel qu'on le connaît. C'est tout naturellement que l'ACLF fait partie du réseau de Fontaine O Livres, c'est tout naturellement aussi qu'on partage ensemble ce cycle de rencontres métiers, entre deux acteurs très importants du livre que sont évidemment l'auteur et son correcteur. Il n'y a pas d'auteur sans correcteur. Pour plus d'informations, retrouvez-nous sur notre site internet fontaineolivres.com et surtout n'hésitez pas à nous appeler.

Je suis ravie de rencontrer Franck Bouysse dont j'aime beaucoup le travail, Édith Noublanche que j'ai lue en tant que correctrice et d'accueillir Sophie Quetteville sur cette rencontre.

Sophie Quetteville

Merci beaucoup, Gaëlle.

Franck Bouysse, vous avez été enseignant en biologie. Depuis 2004, vous écrivez et publiez. Vous êtes romancier, auteur d'une quinzaine d'ouvrages et, notamment, de *Né d'aucune femme* qui est sorti en 2019 à La Manufacture de livres. C'est le texte dont il sera principalement question pendant cette rencontre.

Édith Noublanche, vous êtes correctrice, relectrice, depuis une dizaine d'années, après une formation de germaniste. Vous faites de la traduction aussi (anglais et allemand). Vous travaillez pour différentes maisons comme évidemment La Manufacture de livres, mais aussi Au diable vauvert, Quidam, Le Mot et le Reste.

J'ai une première question pour Édith. Formation de germaniste (je crois que vous avez enseigné le français à l'étranger), comment êtes-vous devenue correctrice et comment s'est passé votre premier travail de correction ?

Édith Noublanche

Pour être franche, je ne sais pas très bien quand ça a commencé ! Je crois que c'est un auteur qui m'a sollicitée. Il se trouve qu'à mon retour d'Autriche (c'est en Autriche que j'enseignais le français), j'ai continué à m'intéresser à la littérature contemporaine. J'ai organisé des rencontres littéraires parce qu'une idée me tient énormément à cœur : il n'est pas indispensable d'être à Paris pour avoir accès à la littérature. J'ai donc rencontré des auteurs, des éditeurs. Petit à petit, les auteurs ont commencé à me solliciter, à me demander de regarder leurs textes. Quand on me demande de regarder, je regarde. C'est comme ça que j'ai commencé à corriger. C'est un exercice que j'ai fait de plus en plus souvent. De la même façon que les auteurs m'avaient sollicitée, ce sont les éditeurs qui l'ont fait. Voilà comment je suis arrivée à la situation dans laquelle je me trouve aujourd'hui.

Sophie Quetteville

Le fait d'avoir enseigné le français vous a amenée à vous poser beaucoup de questions sur cette langue ?

Édith Noublanche

J'avais commencé par étudier l'allemand. Il y avait un tas de questions auxquelles j'étais capable de répondre concernant la langue allemande, mais quand je me suis retrouvée en Autriche, des étudiants m'ont posé des colles sur ma propre langue. Je me sentais incapable de leur répondre sans faire une recherche préalable. Je me suis alors dit qu'il serait peut-être bon de me pencher sur la langue française comme je le faisais avec l'allemand. J'ai commencé pour moi et puis ça s'est avéré très utile dans le cadre de la traduction. C'est ce qui a été le déclencheur de ma grande passion pour la langue française.

Sophie Quetteville

Franck, vous écrivez depuis de longues années. Comment s'est passé votre premier contact avec la correction, avec un correcteur ou une correctrice ? C'était surprenant ? Vous attendiez-vous à un travail aussi minutieux ? Étiez-vous effrayé ?

Franck Bouysse

Avant Édith, c'était impersonnel et bien peu professionnel. J'étais dans de petites maisons d'édition régionales qui n'avaient pas forcément les moyens de se payer un correcteur. Il y avait une espèce de frustration. Il y a peut-être des auteurs qui trouvent cela très rassurant, qui n'ont pas envie qu'on touche à leur texte, mais ce n'est pas mon cas. Je trouve que c'est un travail fondamental, indispensable et très salvateur.

Sophie Quetteville

Vous avez une collaboration de longue date. Je sais qu'Édith dit que vous formez un « vieux couple » qui s'est développé au fil du temps. *Né d'aucune femme* est votre quatrième collaboration après *Grossir le ciel* (paru en 2014), *Plateau* puis *Glaise*. Le but de la rencontre aujourd'hui, c'est d'entrer dans les coulisses de votre travail ensemble.

Édith, d'un point de vue pratique d'organisation, y a-t-il une commande particulière de l'éditeur avant de commencer la correction ? Pierre Fourniaud, qui est l'éditeur de La Manufacture de livres, vous donne-t-il des indications spécifiques ? Y a-t-il des échanges préalables autour du texte, et avec l'éditeur, et avec Franck ?

Édith Noublanche

Pierre Fourniaud (il faut le souligner) est à l'origine de notre rencontre, à Franck et moi. Je lui en serai toujours reconnaissante. Avec Pierre, on a l'habitude de ne pas communiquer préalablement sur le texte. En règle générale, les éditeurs ne communiquent pas. Ils envoient un manuscrit. On le reçoit et on le découvre. Pierre m'a envoyé *Grossir le ciel* par mail. J'ai ouvert la pièce jointe et j'ai été immédiatement surprise. Je me revois lorsque j'ai commencé à lire le texte. Je crois avoir envoyé un mail à Pierre en lui disant : « Ça sent bon ! » parce que j'ai été tout de suite fascinée par l'écriture. On découvre ensuite le texte au fil des pages. Je précise que je parle pour moi parce qu'il y a autant de façons de corriger que de correcteurs, de façons de procéder que de maisons. Quand je corrige un texte, je ne le lis pas avant sauf exception, sauf si Pierre me dit : « Lis et dis-moi avant d'entamer la correction. » Sinon, j'avance petit à petit dans le texte pour bien mesurer chaque nouvelle information. C'est comme ça que la découverte s'est faite.

Ensuite, il y a eu un deuxième puis un troisième texte : *Glaise*, puis *Plateau*. On a même retravaillé ensemble *Vagabond*. Au fil des corrections, on se connaissait mieux. Il est évident que découvrir un texte, un auteur, c'est une rencontre. On entre dans l'intimité de l'autre. On apprend plein de choses sur celui qui est face à nous, avec lequel on travaille. On a eu la chance de pouvoir continuer à travailler ensemble sur plusieurs textes.

Par exemple, ce que j'ignorais dans *Grossir le ciel* et que j'ai découvert en travaillant avec Franck, c'est que je devais travailler sur les sonorités. Au fur et à mesure s'installe une intimité, une proximité qui fait que l'on sait comment on peut dire les choses et dans quel sens on doit travailler.

Sophie Quetteville

Vous avez prononcé le mot « intimité ». Celui veut-il dire que l'éditeur vous laisse communiquer en direct avec Franck ?

Édith Noublanche

Ça dépend des maisons d'édition. Dans les grandes maisons d'édition, il y a un éditeur ou un assistant d'édition qui va récupérer le texte du correcteur et jouer le rôle d'intermédiaire avec l'auteur. À La Manufacture de livres, Pierre Fourniaud me fait vraiment confiance et me laisse travailler en direct avec l'auteur, ce qui fait qu'on apprend plus vite à se connaître. Ça me permet aussi éventuellement d'argumenter quand il faut persuader, même si je pense qu'avec Franck on n'a jamais eu à argumenter. Franck est quelqu'un avec qui il est extrêmement facile de travailler. D'abord, parce qu'il est content d'avoir un correcteur. Tous les auteurs ne sont pas contents d'avoir un correcteur. Il y a des auteurs qui prennent ça pour une punition. Ils n'admettent pas qu'on leur fasse des remarques qu'ils vont prendre pour une brimade. Ils ne vont pas voir qu'on fait bien plus que corriger des fautes. Franck a toujours été ouvert à tout ce que je pouvais formuler comme remarques, poser comme questions. C'était toujours bienvenu. Je ne me suis jamais sentie comme un chien dans un jeu de quilles. Au contraire. C'est extrêmement rassurant. Pour moi, la confiance de l'auteur et de l'éditeur est essentielle. Cela m'aide à bien travailler. On fait beaucoup de remarques. On ne se contente pas de corriger l'orthographe et la grammaire, mais on considère absolument tous les aspects de l'écrit. J'ai eu la chance d'avoir face à moi Pierre et Franck qui m'ont fait confiance.

Sophie Quetteville

Franck, cette communication directe avec Édith a-t-elle simplifié vos rapports ? Que vous a-t-elle apporté ? Vous aviez envie que quelqu'un s'attaque à votre texte ; or Édith m'a raconté qu'en général elle fait entre 700 et 2 000 remarques sur un texte. Quelle sensation a-t-on en tant qu'auteur, lors d'une première collaboration, en recevant son manuscrit corrigé, annoté, questionné en détail ?

Franck Bouysse

Au départ, on a communiqué avec Édith. On s'est envoyé des messages assez tôt pendant la correction. Je crois que je ne retrouverai plus ça. C'est un de mes regrets, à moins que l'on retravaille un jour ensemble parce ça a vraiment été une rencontre humaine.

Quand on rend un texte, on n'a pas le recul suffisant (même si j'en avais fait neuf versions de ce bouquin avant qu'il arrive entre les mains d'Édith). À un moment donné, on ne voit plus les choses, même si on les a malaxées, etc. Ce regard bienveillant qu'elle a porté sur mon texte n'était pas seulement une correction orthographique, syntaxique. Elle m'a compris au-delà du texte. Elle a compris où je voulais aller, quelles étaient mes intentions. Très rapidement elle est entrée dans ma musique, elle a pris la note. Cela ne m'est plus arrivé depuis. C'est en cela que je dis que c'est une aventure humaine, parce que littérairement, nous étions exactement au diapason.

On parle beaucoup littérature avec Édith. On ne parle pas juste de nos livres ou de ce que l'on a corrigé. Nos échanges m'ont permis d'appivoiser mes mots, de me connaître un peu mieux. Je pense qu'elle s'est sentie assez bien dans mon atmosphère. Nous parlions la même langue avec la même fluidité, aussi bien avec *Grossir le ciel* qu'avec *Né d'aucune femme*.

Dans chaque livre, il y avait des choix narratifs différents et tu te glissais, Édith, dans mes intentions avec facilité et avec beaucoup de classe. On ne discutait pas de mes choix. Il y a des choix narratifs

qui ne sont pas évidents, où un autre correcteur m'aurait dit : « Là, quand même, il faudrait peut-être mettre des négations ! » Elle me comprenait. C'était très simple. Je posais peu de questions parce que toutes les remarques qu'elle me faisait étaient fondées. Je lui faisais confiance parce qu'elle avait le mot juste ou la bonne formulation quand je m'étais un peu égaré.

Ce que je retiendrais, c'est la fluidité, la simplicité, la symbiose. Je n'avais pas besoin d'argumenter.

Sophie Quetteville

La symbiose est venue dès *Grossir le ciel* ?

Franck Bouysse

Oui, vraiment tout de suite. Édith, tu as corrigé quatre textes plus *Vagabond* mais je t'envoyais aussi assez régulièrement des nouvelles que tu reprenais très gentiment, il ne faut pas l'oublier. Tu aimes beaucoup ces textes courts.

Sophie Quetteville

Quatre livres ensemble, quatre livres qui ont accompagné la reconnaissance et le succès de Franck, comment évoluait votre relation de travail au fil du temps ? Franck, est-ce que le travail d'Édith sur votre texte a eu de l'influence ou des conséquences sur votre écriture ? Est-ce que parfois, en écrivant, vous vous demandez comment Édith va réagir ? Est-ce que ce duo infernal et totalement en osmose que vous formez fait que vous pensez à elle parfois sur certaines phrases ?

Franck Bouysse

Non, pas en écrivant. Quand je n'étais pas sûr, je me disais qu'elle allait me faire une proposition. Je ne disais rien, mais ça arrivait à tous les coups ! En écrivant, non, on ne pense pas au correcteur, heureusement ! Si on se mettait à penser au correcteur et au lecteur, ce serait terrible.

Sophie Quetteville

Donc, ça n'influence pas ?

Franck Bouysse

Non, ça n'influence pas quand on est en train d'écrire. En revanche, une fois qu'il est terminé et qu'il est corrigé par Édith, le texte est fertilisé. Il y a une sacrée plus-value, évidemment. Dans une phrase parfois, alors que je n'avais pas le bon rythme, Édith était la seule capable de me mettre la note au bon endroit, en bougeant un mot, pour que la symphonie continue. C'est très très rare.

Sophie Quetteville

Édith a parlé de musicalité dans votre écriture. Avec cette connaissance de l'intimité de l'auteur dont vous m'avez parlé, Édith, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose de l'ordre de la correction d'une partition, à vous entendre tous les deux.

Édith Noublanche

Avec l'écriture de Franck, c'est certain. Je pense que chaque correcteur est différent en fonction du texte qu'il a entre les mains et selon l'auteur avec lequel il travaille. L'écriture de Franck, son vocabulaire, les procédés qu'il emploie, les rythmes de phrases m'ont confirmé que la musique de la phrase est importante pour lui. À partir de cette connaissance, j'ai systématiquement corrigé la musicalité en même temps.

Franck parlait de neuf versions d'un texte. Autant dire que les textes que je récupérais étaient drôlement travaillés ! Je savais que ce qui m'était donné par Pierre était déjà abouti. Franck m'a amenée à grandement changer ma façon de corriger. J'ai grandi avec lui, j'ai appris avec lui. Quand on reçoit un texte très exigeant, on est obligé d'y mettre du sien, de réfléchir à chaque intervention. C'est dans ce sens-là qu'il m'a aidée à progresser. Je fais maintenant des choses avec les auteurs dans les corrections que peut-être avant Franck je n'aurais pas faites.

Vous parliez à l'instant, Sophie, du cheminement de Franck. J'ai eu le sentiment qu'on était bien dès le départ ensemble et qu'on grandissait ensemble. C'est une immense satisfaction de voir ce qui arrive à Franck. C'est un rêve pour un correcteur.

J'ai la chance de travailler avec de bons éditeurs qui m'envoient de beaux textes. Reste toujours bien sûr la grande inconnue dont les éditeurs n'ont pas la clé. Quel est le texte qui va marcher ? Quel auteur va être reconnu ? Quel auteur va être accueilli par le public ?

Dès que j'ai lu les premières lignes de *Grossir le ciel*, je me suis dit : « Ici, on a une histoire qui commence. » C'était très touchant.

Franck Bouysse

Vous parliez de succès grandissant. Je peux affirmer que cela n'a jamais rien changé dans nos relations de travail. On a toujours travaillé de la même façon, avec la même humilité, avec la même exigence.

Sophie Quetteville

C'était une appréhension pour vous, au changement de maison d'édition (votre dernier livre est paru chez Albin Michel), au changement de correcteur ?

Franck Bouysse

Oui, évidemment, parce que je savais que je ne retrouverais pas d'« Édith ». Mais il y a d'autres façons de travailler...

Sophie Quetteville

Pour *Né d'aucune femme*, il y a eu une double correction avec Hervé Delouche, mais c'est vous, Édith, qui faisiez la synthèse des deux corrections avant de renvoyer le texte à Franck. J'imagine que c'est vous qui faisiez les choix. On pourrait appeler cette étape la préparation de copie. Ensuite, vous faisiez la lecture finale sur fichier .pdf, c'est bien cela ?

Édith Noublanche

Oui, c'est cela. C'est quand même une grande chance de pouvoir faire une double correction. Tout à l'heure, Gaëlle disait qu'il n'y a pas d'auteur sans correcteur. Je suis au regret de dire qu'il y a énormément d'auteurs sans correcteur. Avoir un correcteur, c'est une chance. Mais quand une maison de la taille de La Manufacture de livres se permet de mettre deux correcteurs sur un texte, c'est un effort colossal de la part de l'éditeur.

Pour un correcteur, avoir une double correction, c'est très reposant. J'aime beaucoup. On ne rend pas de texte sans faute, j'en suis convaincue et hélas, je l'ai prouvé à maintes reprises. Il reste des coquilles dans les textes. Avoir un deuxième regard, ça permet de respirer un peu mieux en tant que correcteur. Mais même avec une double correction, il reste des choses parce que les correcteurs ne voient pas les mêmes choses. On ne regarde pas les mêmes choses et on ne voit pas les mêmes choses. C'est plutôt Franck qui peut en rendre témoignage puisque c'est lui qui a affaire à nous deux. Je n'ai pas travaillé avec Hervé, mais j'ai vu le résultat du travail.

Sophie Quetteville

Franck, est-ce qu'il y a une chose que vous ne supportez pas de la part d'un correcteur ou d'une correctrice ?

Franck Bouysse

Non. Parfois il arrive que je ne sois pas d'accord, mais c'est assez rare finalement. J'ai tellement travaillé le texte que je sais à peu près où je veux aller. Il n'y a rien qui m'insupporte. Non, vraiment.

Sophie Quetteville

Édith, où pensez-vous que s'arrête votre rôle ? Y a-t-il une limite à ne pas franchir ? J'imagine qu'avec certains auteurs il faut de la diplomatie. Comment gérez-vous cela ?

Édith Noublanche

J'ai une règle simple : je ne suis pas l'auteur. Une fois que j'ai intégré ça, je pense que j'ai intégré l'essentiel du travail. Intervenir sur un texte, ce n'est pas entrer dedans, faire des coupes franches et tout changer au gré de ce qu'on aimerait lire. C'est se mettre dans la peau de l'auteur, partir de l'idée que si l'éditeur vous confie un texte, c'est qu'il a déjà accepté ce texte, c'est donc que le texte l'a séduit. À partir de là, j'estime que ma juste place est de dire : « Je note telle chose, je vois telle chose, je propose éventuellement une modification », mais mon attitude est claire, c'est toujours l'auteur qui a gain de cause. Je ne me battrai jamais avec un auteur pour imposer ma vision pour la simple raison que c'est son livre. On n'achète pas le livre d'Édith Noublanche. On achète, en l'occurrence, le livre de Franck Bouysse ou de quelqu'un d'autre. On me demande d'en faire le meilleur texte possible.

Quand un auteur refuse, qu'est-ce qui se passe ? Du moment que je l'ai prévenu, j'ai fait mon travail. Si on reproche quelque chose à un auteur dans un texte, et que moi, en amont, je ne l'ai pas prévenu, l'auteur pourra dire que j'aurais dû l'alerter. Je pars de l'idée que si on avait confié la littérature aux correcteurs depuis la nuit des temps, elle n'aurait pas beaucoup bougé. C'est vrai que souvent on est

debout, les deux pieds sur le frein. Franck faisait allusion à une question de négation. Dans une négation, il faut un « ne ». Eh bien non, il ne faut pas toujours un « ne », ça dépend qui parle, etc.

Qui suis-je, moi, pour lui demander d'écrire autrement ? Quand Franck parlait tout à l'heure d'exigence et d'humilité, je trouve que c'est un beau résumé, car il faut à la fois ne rien laisser passer et, en même temps, il faut se dire qu'on n'est pas là pour réécrire le texte.

Je sais que c'est un gros travers des correcteurs, mais je reste convaincue que laisser l'auteur être l'auteur, c'est une bonne idée dès le départ.

Sophie Quetteville

Vous avez quand même dit qu'il vous arrive de batailler, Franck et Édith, sur certaines choses ?

Franck Bouysse

Oui, mais en bonne intelligence. À chaque fois, on reconnaissait que l'autre avait raison.

Édith Noublanche

Encore une fois, cette confiance mutuelle est importante parce qu'on se respecte, qu'on respecte le travail de l'autre. On s'écoute et donc on s'entend. Dans ce cas, il ne peut pas y avoir de conflit.

Sophie Quetteville

On va parler un peu de *Né d'aucune femme*. Est-ce qu'on le résume pour le public ?

Franck Bouysse

Ne comptez pas sur moi pour le résumer.

Édith Noublanche

Sur moi non plus !

Sophie Quetteville

Donc, c'est moi qui m'y colle ! C'est un roman polyphonique qui retrace l'histoire d'une jeune héroïne qui s'appelle Rose et de sa famille. Rose a été vendue par son père à une famille bourgeoise pour être servante dans une grande maison. On se rend vite compte que, dans cette grande maison, tout n'est pas net. Le maître de forges a une femme enfermée dans sa chambre, soi-disant malade, a une mère qu'on pourrait qualifier de reine mère. Ça démarre par la voix d'un prêtre qui récupère les carnets de Rose dans lesquels elle raconte sa vie.

C'est un très beau roman qui a su trouver son public.

Avant la correction, il y a l'écriture. J'imagine que pour vous, Franck, le gros enjeu de ce livre c'était de trouver une voix pour chaque personnage, en fonction de son âge, de son éducation et de son parcours.

Franck Bouysse

Oui, ça se fait très naturellement. Quand je commence à écrire le livre, je ne sais pas du tout où ça va aller. J'ai juste cette gamine qui est en train d'écrire son journal. Dans mes premiers cahiers, Rose écrit exactement comme ça, avec les dialogues dans le corps du texte, sans retour à la ligne, sans tiret, sans guillemets, sans rien du tout... et souvent sans négation ! Passer de la voix d'Edmond, à la voix de Rose, à celle de Gabriel : quand j'écris, je n'en ai pas conscience. Après, je découvre pourquoi j'ai dû faire ça, pourquoi j'avais besoin de peindre les ombres qui résistaient. Ça se fait au fil de l'écriture. Il n'y a rien d'intellectualisé, sinon sûrement je n'aurais pas fait ce livre.

Je me souviens quand je l'ai remis à Pierre Fourniaud, c'était un jour de Foire du Livre de Paris. Je lui ai donné le manuscrit : « Tu verras, c'est une histoire du 19^e, ce n'est pas du tout dans l'air du temps, ça ne va pas plaire, je comprendrais que ça ne te plaise pas. » Il l'avait lu dans la nuit, il est revenu le matin. J'ai senti l'émotion qui l'étreignait, il avait du mal à parler. Je me suis dit : « Qu'est-ce qui se passe ? » Je ne me disais pas que ça pourrait être le succès que ça a été. J'avais le livre que j'avais envie de faire. Je m'étais arrêté à un moment où il fallait que je m'arrête. Je savais que je n'aboutirais jamais.

C'est ce que disait Édith : « Une correction, deux corrections, c'est une chance. » Mais, on pourrait en faire trois, quatre, cinq. C'est infini. Chaque correcteur, chaque auteur va y voir d'autres choses. Comme tu le disais très justement, on ne voit pas les mêmes choses. Je pourrais le relire dix fois, je ne verrais pas les évidences. Parfois, je prends un livre d'une maison d'édition en vue et je me dis : « Ce n'est pas possible, il n'y a pas eu de correcteur ! » ou alors l'auteur n'a pas voulu qu'on touche à son texte. Après la correction, le texte ne peut être que meilleur.

Sophie Quetteville

Pour Franck, c'est naturel, mais vous, Édith, vous vous retrouvez responsable de l'uniformisation du langage pour chacun des personnages. Est-ce que l'exercice de la polyphonie est difficile ?

Édith Noublanche

Je pense qu'il n'y a pas uniformisation. Il faut accepter d'entrer dans la peau du personnage et de se mettre à penser comme lui, à parler comme lui, et à suivre l'auteur dans la démarche qu'il a eue. Je me laissais guider comme on se laisserait guider dans une danse. Je sentais quand le personnage partait dans un sens ou dans l'autre. C'était peut-être là que j'intervenais. Oui, je sentais que c'était polyphonique et qu'il ne fallait surtout pas uniformiser.

Quand on est correcteur, on a le nez sur chaque mot. Ce qui nous manque, à la première lecture, c'est la vue d'ensemble. Comme on s'arrête à chaque mot, c'est difficile de voir de loin. On y arrive, mais avec des textes forts. Dans les répliques, j'étais emmenée par les personnages, je me laissais porter.

Sophie Quetteville

Dans les carnets de Rose ou dans les prises de parole d'Edmond, il y a l'absence du premier terme de la négation. Franck, vous êtes-vous dit qu'Édith allait réagir ? Et vous, Édith, avez-vous eu une sorte de réflexe pavlovien à rajouter ce « ne » et avez-vous tout corrigé ?

Franck Bouysse

Je n'ai eu aucun doute sur le fait qu'elle comprendrait mes intentions. D'ailleurs, on n'en a jamais parlé. Pierre a aussi tout de suite compris mes intentions.

Édith Noublanche

J'ai quand même eu un réflexe pavlovien. Je me suis dit : « Là, il y a des lecteurs qui vont dire qu'on a laissé une faute ! » Il faut savoir que les lecteurs réagissent beaucoup à la correction. Un auteur a un correcteur. Un correcteur a autant de correcteurs que de lecteurs du livre, c'est-à-dire que tout le monde se charge de nous corriger. Il y a énormément de lecteurs qui manifestent leur ressenti auprès de l'éditeur.

Franck Bouysse

Il y a les professionnels de la traque. Souvent, ce sont les professeurs de français.

Sophie Quetteville

Dans la création littéraire, il y a une certaine liberté par rapport au bon usage de la langue. On s'autorise des choses qu'on ne s'autoriserait pas dans un ouvrage de sciences humaines ou un ouvrage technique, par exemple. Jusqu'où s'autorise-t-on ça ?

Édith Noublanche

Je vais jusqu'où l'auteur veut aller. C'est l'auteur qui décide. Encore une fois, c'est son texte. J'interviens par contre quand un auteur n'est pas conséquent, qu'il n'est pas cohérent tout au long du texte.

Franck Bouysse

Rien ne doit être gratuit. Si le personnage s'impose de cette façon-là, il faut le suivre, mais il faut aller au bout des choses.

Édith Noublanche

Exactement.

Sophie Quetteville

Franck, dans la langue de Rose surtout, il y a une certaine « oralisation » de la parole. Avez-vous été tenté d'aller plus loin, quitte à recréer une langue, une syntaxe ? J'ai tendance à penser, en tant que lectrice, que ça aurait été difficile parce que l'écriture de Rose évolue au fur et à mesure (elle est autodidacte), et dans ses carnets, ça se ressent.

Franck Bouysse

Rose n'est pas quelqu'un de désocialisé, qui a besoin d'inventer des mots. Elle est allée un tout petit peu à l'école. Elle a ses sœurs, sa mère qui lui lisait des histoires, donc elle a quand même du vocabulaire. Je ne me suis pas posé la question d'aller plus loin, non. C'est purement instinctif.

Sophie Quetteville

Concernant les dialogues fondus dans le texte, sans tiret ni guillemets comme le voudrait l'usage, était-ce aussi quelque chose d'instinctif ou cela vous a-t-il obligé à travailler les incises pour que le lecteur repère qui parle ?

Franck Bouysse

Ça, c'est mon problème parfois, je me laisse embarquer. Quand je relisais les carnets, je me demandais qui parlait. Je ne pensais pas au lecteur, je pensais à moi : « Il faut que tu t'y retrouves, là ! » Ce fut un boulot d'ajustement pharaonique. L'instinct voulait que j'utilise cette forme narrative, mais il y a un travail d'artisanat pour que ça fonctionne.

Édith Noublanche

L'écriture, c'est du travail.

Franck Bouysse

C'est beaucoup de travail. Et quand on pense qu'on a fini, ce n'est pas encore fini.

Sophie Quetteville

Vous vous étiez rendu compte que ça vous excluait toute possibilité de dialogues à trois personnages ?

Franck Bouysse

Je n'y ai même pas pensé. Je crois qu'il y en a pourtant : entre Rose, le maître de forges et sa mère.

Sophie Quetteville

Je tiens à remercier les responsables de l'ACLF, Étienne, Solène, Laure et Isabelle, parce qu'ils m'ont beaucoup aidée sur ce travail sur le texte. J'ai un œil de lectrice, d'animatrice littéraire. Je n'ai pas un œil de correctrice.

Avez-vous peut-être tiqué un peu, Édith, sur ces dialogues dans le texte ?

Édith Noublanche

C'est du Franck, je sais que ça a été travaillé. Je sais que rien n'est là au hasard. La première chose que je fais, c'est de me glisser dans le texte et suivre, et très vite, je me rends compte que ça fonctionne. Rien ne vient freiner la lecture.

Sans connaître Franck, peut-être que j'aurais tiqué au départ. Mais ce qui m'arrive entre les mains ne doit rien au hasard.

Sophie Quetteville

Dans la parole de Rose, quand les questions sont ponctuées par un point et pas par un point d'interrogation, n'y a-t-il pas le réflexe d'ajouter un point d'interrogation, même la première fois ?

Édith Noublanche

Non, parce que Rose, c'est Rose. Elle a son phrasé, son parler et, encore une fois, ce que Franck fait est conséquent. Ça ne me choque pas.

Sophie Quetteville

Si tout ça ne vous choque pas, sur un texte de Franck, qu'est-ce qu'on corrige ?

Édith Noublanche

On corrige quand même plein de choses.

Franck Bouysse

Oui, je confirme !

Édith Noublanche

Les sonorités, l'ordre des mots dans une phrase, des choix de mots en fonction du niveau de langue d'un personnage. Il n'y a pas de grosses reprises. On est sur tous les fronts, sur le front de l'orthographe, sur le front de la typographie, sur le front de la grammaire. On s'occupe du fond, on s'occupe du niveau de langue, on s'occupe de l'uniformité à l'intérieur du texte, de l'harmonisation entre les choix initiaux de l'auteur.

Sophie Quetteville

Est-ce que les passages narratifs qui concernent Onésime, le seul qui ne parle pas à la première personne du singulier, qui sont plein de métaphores qui jouent entre le sens littéral et le sens figuré (on n'est pas loin de la licence poétique) ont demandé plus de travail ?

Édith Noublanche

Je ne me souviens pas d'un passage en particulier ou d'un personnage en particulier qui ait posé des problèmes. Je n'ai pas ce souvenir du tout.

Franck Bouysse

Non, pas du tout. Ces passages me permettaient de faire surgir des images. J'aime beaucoup ça. C'est peut-être ma frustration de n'avoir jamais été peintre. Ça non plus ce n'est pas gratuit. Parfois,

Édith me demandait si telle image n'était pas en trop. Je réfléchissais deux secondes et lui disais : « Tu as raison. »

Édith Noublanche

On chasse les répétitions. Si un auteur revient plusieurs fois à la charge avec la même image, on est bien obligé de la lui signaler.

Sophie Quetteville

Franck a dit que l'histoire se passait au 19^e siècle même si ce n'est mentionné nulle part dans le texte, mais on circule encore en voiture à cheval, donc on s'en doute. Franck, vous vous posez des questions sur cette période-là quant au champ lexical, au registre de la langue, pour éviter des anachronismes ? Vous employez « s'en foutre ». J'ai vérifié : Édith et vous avez parfaitement fait votre boulot !

Édith Noublanche

Ne vous inquiétez pas ! J'avais également vérifié. Ça fait partie de mon travail, celui qu'on ne voit pas.

Sophie Quetteville

Même si vous savez que Franck a fait le boulot en amont, vous allez vérifier systématiquement ?

Édith Noublanche

Oui, c'est mon travail.

Sophie Quetteville

Franck, c'est rassurant de savoir qu'il y a ce filet de sécurité ?

Franck Bouysse

Oui, d'autant plus dans ce texte qui se passe au 19^e dans mon esprit. Je ne fais aucune recherche quand j'écris un bouquin. J'ai lu beaucoup de littérature du 19^e, donc la langue que j'utilise en est imprégnée. Tous les termes que j'utilise, je les ai lus.

Quand je me lance, il s'est passé des choses avant. Le livre n'arrive pas de nulle part. L'histoire de Rose a peut-être trente ans d'âge, de maturation.

Sophie Quetteville

Il reste dix minutes pour les questions des participants.

Bénédicte pose la question suivante : est-ce qu'en plus du texte à corriger, il arrive que l'auteur fournisse des documents de travail, notes spécifiques, fiches de personnages pour aider le correcteur dans son travail ?

Édith Noublanche

Non, surtout pas. Je procède mot par mot donc, pour moi, il est bon de n'avoir aucune information, ni au sujet du texte ni au sujet des personnages. J'aime bien cet inconnu parce que c'est là que je vois ce qui fonctionne et ce qui fonctionne moins bien. Si un auteur me fournissait des documents, je les accepterais, mais je ne les ouvrerais pas, parce que je n'en fais qu'à ma tête lorsque je suis toute seule ! Ça changerait mon travail. J'ai ma façon d'entrer dans le texte, de me laisser porter par le texte. Si on bouscule ça, j'aurais peut-être du mal à faire les choses comme je les fais habituellement.

Franck Bouysse

Si je peux me permettre. Si un auteur est amené à faire ça avec son correcteur, c'est qu'il manque des choses dans le texte.

Sophie Quetteville

Une question d'Agnès pour vous, Franck : est-il possible à un auteur d'imposer un correcteur précis à sa maison d'édition ?

Franck Bouysse

Non.

Sophie Quetteville

Pensez-vous que certaines corrections, certaines remarques soient futiles ?

Franck Bouysse

Futiles ? Ce n'est pas un mot que j'utiliserais. Je n'aime pas ce mot, dans la relation d'un auteur avec son correcteur. Non, il n'y a rien de futile. Il faut se mettre à la place de celui qui lit. Vous avez été dans le texte pendant un an, un an et demi. Ce qui peut apparaître futile à quelqu'un peut être une évidence à vos yeux. C'est respectable.

Édith Noublanche

Ce que je m'interdis dans une correction, c'est de faire entrer de la subjectivité. Ce n'est jamais mon envie qui prime. Tout ce que je signale, tout ce que je commente a une raison d'être.

Sophie Quetteville

Une question d'Alexia que j'aime beaucoup : corriger en version originale ou corriger une traduction, est-ce que le travail est différent ?

Édith Noublanche

Oui, le travail est différent parce que l'auteur, c'est le traducteur. Quand on trouve quelque chose qui nous titille, on a un double questionnement : est-ce que ça vient de l'auteur ou est-ce que ça

vient de la traduction ? Mais c'est passionnant. J'aime beaucoup travailler avec des traductions parce que ça permet de saisir les différentes langues. Corriger un auteur mort, c'est aussi quelque chose de spécial, car on n'a plus d'interlocuteur et donc on prend de sacrées responsabilités.

Sophie Quetteville

Édith, vous avez dit que vous prenez le texte mot à mot, que vous avez le nez sur chaque mot et que vous manquez d'une vue d'ensemble. Est-ce que vous vous privez d'une première lecture à vide pour des raisons de temps, de rendement ou pour d'autres raisons ?

Édith Noublanche

C'est un choix. Je n'ai pas envie de connaître le texte avant de travailler dessus. La vue d'ensemble, je l'ai forcément au passage de relecture. Quand on me donne un travail, je suis correctrice. Je ne suis pas lectrice.

Sophie Quetteville

Combien de relectures faites-vous ? Après la lecture au mot à mot, faites-vous une relecture « vite fait » avant d'envoyer le texte à Franck ?

Édith Noublanche

Je ne fais jamais, au grand dam de Pierre Fourniaud, de relecture « vite fait ». J'ai bien sûr des impératifs, des délais à respecter. Dieu sait si c'est important, quand on est correcteur, le respect des délais. On est un peu sous pression, mais pour moi, relire très vite, c'est comme si je ne relisais pas.

Je relis à mon rythme. Le rythme n'est que rarement payé. On est payé au signe (quelques rares maisons paient à l'heure). Je me bats pour être bien payée au signe. Si j'estimais qu'une relecture était absolument indispensable, je le dirais à l'éditeur. Dans le cas des textes de Franck, ce n'est pas du tout nécessaire, les textes étant tellement travaillés en amont.

Sophie Quetteville

Je termine avec une dernière question : quel est le travail de l'éditeur dans tout ça ? Où se situe la frontière entre le travail de la correctrice et celui de l'éditrice ?

Franck Bouysse

Sur les textes que je lui passais, Pierre Fourniaud n'intervenait quasiment jamais.

Édith Noublanche

Le travail de l'éditeur est décisif. C'est lui qui nous choisit, c'est lui qui nous confie le manuscrit, c'est lui qui nous met en lien avec l'auteur, c'est lui qui nous dicte la façon dont on va pouvoir travailler, c'est lui qui nous donne la possibilité de bien travailler en fonction du tarif auquel il consent nous faire travailler.

Je sais que Pierre travaille les textes en amont avec les auteurs, en leur faisant reprendre certains passages. Il n'y a pas de règles communes à toutes les maisons. Pierre fait un travail structurel sur les textes, je fais un travail de correction. Si je vois des choses qui relèvent de l'édition, je me sens obligée de le dire, tout simplement. Un texte bien en place au niveau orthographique, typographique, mais avec des incohérences, des répétitions n'est pas un texte vraiment corrigé. La frontière entre un travail de correction à fond et un travail d'édition est ténue, mais on est, à La Manufacture de livres, dans une petite structure. Pierre n'a personne avec lui pour faire l'intermédiaire entre l'auteur et le correcteur. Je suis ravie qu'il n'y ait personne parce que comme ça finalement, je m'y retrouve aussi.

Sophie Quetteville

Laure nous fait savoir que toutes les questions vont être archivées pour nous inspirer pour les prochaines rencontres. Merci à tous. Vos questions étaient extrêmement pertinentes et je suis désolée de n'avoir pas pu les poser toutes. Un grand merci à Fontaine O Livres et à l'ACLF pour l'organisation de cette rencontre et pour leur confiance et merci à Franck Bouysse et à Édith Noublanche.

Édith Noublanche

Je remercie tout le monde de m'avoir donné l'opportunité d'être avec vous, surtout d'avoir eu le plaisir de retrouver mon complice Franck.

Franck Bouysse

Merci à vous. C'était un chouette moment.

L'idée est lancée de procéder au même type de rencontre en présentiel sur des salons du livre.

La rencontre s'achève à 19 h 15.